

MARTIN MICHAUD

**POINTS
DE FUITE** ²

Chapitre 1

Ayant abandonné la barre du *Naïma* après avoir enclenché le pilote automatique, je sens le navire tanguer dans les eaux tumultueuses du fleuve Saint-Laurent. Des éclairs déchirent le ciel et illuminent brièvement le nez du zodiac que j'ai préparé à la hâte. Je suis plaquée contre le mur de la coursive dans ma combinaison de néoprène, guettant le moment propice pour gagner l'embarcation de secours que j'ai discrètement mise à l'eau.

Blottie contre moi dans son *wetsuit* et sa veste de flottaison, Rosalie tremble de peur.

— Qu'est-ce qui se passe, Alice ?

— On joue à cache-cache, ma puce. Tout va bien.

À mes côtés, Félix m'offre un sourire rassurant.

— T'as déjoué leurs plans comme mon cousin Rony dribblait à travers les défenses adverses. *Yalla*¹, quelle aventure !

Disparaissant et reparaissant l'instant d'après, un hélicoptère noir rôde au-dessus de nos têtes, à la périphérie de l'orage, dans une présence oppressante. Un projecteur hachuré par la pluie fouille méthodiquement le pont du bateau à notre recherche, un œil scrutateur qui épie nos mouvements depuis une demi-heure. Le bruit sourd des pales s'entremêlant au fracas de la pluie crée une cacophonie menaçante.

— J'ai peur, Alice. Pourquoi on prend le petit bateau ? C'est des méchants, dans le ciel ?

1. *Yalla* est d'abord un mot utilisé pour inciter à se dépêcher. Il est proche de « vite », prononcé comme interjection. Quand il est répété plusieurs fois, il exprime un plus grand empressement. Selon le contexte, il peut aussi signifier « allez, en avant, en marche, *let's go* ».

À la couleur de l'appareil, il ne s'agit pas de la Garde côtière canadienne, et vu son comportement belliqueux, à l'évidence, ce n'est pas un ami.

— C'est pour leur jouer un tour, ma puce.

Le faisceau frôle maintenant notre position, menaçant de trahir notre présence. Rosalie se presse contre moi alors que je passe un bras autour d'elle et murmure des mots doux à son oreille, pour la rassurer.

Félix nous enveloppe d'un regard empreint de confiance.

— Le temps qu'ils se rendent compte qu'on n'est plus à bord, on sera loin.

Comprenant que je ne pourrais pas semer l'hélicoptère à la barre du bateau, j'ai profité des zones d'ombre sur le pont pour mettre le zodiac à l'eau sans être repérée. Je suis ensuite retournée chercher Rosalie, nous avons enfilé nos *wetsuits*, puis j'ai attrapé nos affaires et le *Esmé*, toujours protégé par son épaisse housse en cuir.

Loin d'être convaincue de ma décision, j'ai pris Félix à témoin.

— Non, mais tu te rends compte des risques ?

Il m'a jeté un œil amusé.

— T'as déjà fait pire dans des pires conditions, non ?

J'avais en effet « emprunté » le *Naiïma* sans demander la permission à mes parents quand j'avais seize ans et forcé mon frère à m'accompagner. Nous n'avions dû qu'à mon entêtement et à mon inconscience d'être pris dans une des plus grosses tempêtes de l'année. Heureusement, j'avais déjà à l'époque la main sûre à la barre. J'avais ramené le bateau au quai, mais mon jugement était moins affûté que mes aptitudes nautiques. C'est ce qu'avait prétendu papa, qui m'avait imposé la pire punition imaginable : me priver de course à pied pendant un mois.

— Ç'avait rien à voir. Pis j'avais pas une enfant de quatre ans à bord.

Les ongles de Rosalie s'enfoncent dans mon bras tandis qu'elle s'accroche à moi avec désespoir.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est rien, ma puce. C'est rien.

— On va pas tomber à l'eau, hein, Alice ?

— Mais non, mais non. Aucune chance.

Félix sourit et affecte l'air du gars pour qui tous les problèmes sont réglés.

— Tu vois ? Ça, c'est la bonne attitude !

Et lorsque le projecteur glisse sur le pont en tressautant et dépasse l'endroit où nous sommes cachées, il redevient grave et me fait signe.

— Maintenant. *Yalla, yalla, yalla!*

Je m'élançe de toutes mes forces vers le zodiac en tenant Rosalie dans mes bras.

Je guide le zodiac avec prudence et laisse le *Naïma* et sa relative sécurité derrière. Chaque vague que nous traversons est un combat, le vent hurle dans nos oreilles et semble vouloir nous arracher de force à notre frêle embarcation. Le grondement de l'hélicoptère qui continue de bourdonner autour du yacht se fait de plus en plus lointain, signe que le pilote n'a pas repéré notre fuite. De toute manière, je sais qu'il aura désormais beaucoup de mal à manœuvrer pour nous retrouver dans ces conditions.

Une main sur le levier de commande, je caresse de l'autre les cheveux de Rosalie, accroupie entre mes jambes.

— On va s'en sortir, ma puce. Tu vas voir, tout va bien aller.

— C'est pour leur jouer un tour, hein, Alice ?

Des larmes me montent aux yeux. La pureté de cette enfant m'émeut.

— Oui, c'est pour leur jouer un tour.

J'essaie de me convaincre autant que de la rassurer cependant qu'elle hoche la tête, ses grands yeux fixés droit devant. L'eau glacée nous éclabousse de la tête aux pieds, mais je reste concentrée, utilisant mon expérience de navigation pour nous garder en sécurité. Et lorsque la peur m'étreint, je me tourne vers Félix.

Quand il sourit, sa seule présence me donne la force de continuer.

— *Yalla*, mon cœur. Je savais que tu pouvais le faire !

Je resserre ma prise sur l'accélérateur, mes muscles tendus sous l'effort. La mer semble se déchaîner contre nous, l'orage

rugit, mais je refuse de céder à la peur tandis que je mets le cap sur la terre et que nous avançons, perdues dans l'immensité. Je dois rester forte.

J'ai la vie de Rosalie entre mes mains.

>>>

Dans un stationnement du Vieux-Port de Québec, Vincenzo Moretti, assis au volant de son Chevrolet Suburban marine, surveillait les alentours. Le véhicule aux vitres teintées se fondait dans le décor. L'équipement de camping sur le toit évoquait un *vanlifer* à la découverte des charmes de la vieille ville. Mais ce n'était qu'une façade : le Suburban était plutôt une forteresse mobile blindée renfermant armes et munitions.

Tenant un téléphone cellulaire, il appela Luca Severino Caruso.

— Du nouveau, boss ? Moi, j'ai toujours rien de mon côté.

À l'autre bout du fil, la nouvelle que Severino avait à partager était loin de l'enchanter.

— L'hélico a perdu leur trace en mer.

Derrière, Moretti entendait des voix décrire un match de foot en italien.

— Quoi ? Mais comment c'est possible s'ils avaient un contact visuel ? Vous êtes sûrs qu'ils suivaient le bon bateau ? Normalement, elle aurait dû arriver avant moi.

— Non, non, le bateau est encore en mer, on a des yeux dessus, mais comme on n'avait plus de signe de vie à bord, on a envoyé un autre bateau vérifier. On pense qu'ils ont peut-être profité de l'orage pour... Attends-moi une seconde, Vinny.

Moretti éloigna brusquement le combiné de son oreille.

— Marco, hey, Marco, tu vas m'éteindre ta saloperie de foot sinon je te jure que je descends ta putain de télé ! Oui, maintenant ! P'tit con ! Vinny ? Excuse-moi. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, on pense qu'ils ont profité de la tempête pour partir avec le zodiac.

Moretti secoua la tête, contrarié.

— Ça complique les choses, ça. Il va falloir se faire une liste des endroits où elle peut avoir accosté. À quelle hauteur ils l'ont perdue ?

Severino lui donna les coordonnées, que Moretti prit en note. À travers la vitre, il scrutait des individus suspects près de voitures garées, et d'autres en uniforme marchant vers un débarcadère sous la pluie.

— En passant, on n'est pas les seuls sur sa trace.

Severino demeura silencieux un instant.

— Qui d'autre ?

— La police et les mêmes crinqués qui ont enlevé les parents.

Il accusa le coup en silence. Moretti reprit.

— Je vais la faire, la liste, boss, mais ça va nous prendre des bras. Moi, je peux pas être partout en même temps.

— Trouve les places où tu penses qu'elle peut débarquer, pis moi j'envoie quelqu'un t'aider, Vinny.

— Il va falloir que je coordonne ça à distance. Tu te souviens que j'ai mon fils pour la semaine.

— Euh... oui. Quand est-ce que tu le ramasses ?

— Un peu plus tard ce soir.

Un blanc s'installa à l'autre bout du fil avant que Severino reprenne.

— Oublie ça. J'ai besoin de toi sur place, Vinny. Double tarif. Force-moi pas à te donner plus.

— C'est pas une question d'argent, patron, j'ai promis à mon ex, elle part en vacances.

Severino trancha, sa voix coupante comme une lame.

— Ton fils, va le porter à ta mère, ou chez ta sœur, fais ce que tu veux avec, mais il va t'attendre une couple de jours, pas nous, tu comprends ? Et reste vigilant cette fois-ci, Vinny. Arrange-toi pour me ramener le *Esmé*. Ramène-moi mon putain de tableau ! *Capisce* ?

Moretti prit une grande inspiration et se retint d'étaler ses émotions.

— Oui, patron.

Il raccrocha et composa un numéro.

— C'est moi. Oui. Non, non, il y aura pas de problèmes. Oui, je l'ai eu, mon congé. Quoi ? Mais c'est sûr que tu peux me faire confiance, pourquoi tu dis ça, Sylvia ? Je suis content que tu sois contente. Ben oui, tu peux partir en vacances

tranquille. Tu le regretteras pas. Oui, parfait. Tu sais, je me disais qu'on pourrait peut-être... Sylvia? Allô?

Moretti observa son téléphone un instant, puis il baissa les yeux et se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index.

Dans quel guêpier venait-il encore de se fourrer?

Chapitre 2

Le zodiac frappe la plage dans un choc sourd, s'échouant sur le rivage caillouteux du quai Gravel, à Château-Richer, que je connais pour y avoir déjà accosté à quelques reprises. Je suis à bout de souffle, les muscles endoloris par l'effort déployé pour naviguer dans les intempéries. Comme moi, Rosalie est trempée et grelottante malgré sa combinaison de néoprène.

Déjà alourdie par l'eau emmagasinée dans mon *wetsuit*, je sors péniblement du zodiac avec elle. La posant au sol, je traîne nos maigres possessions ainsi que la housse qui contient le *Esmé*. Le cuir est détrempe par endroits. J'ignore si l'œuvre a été abîmée et n'ai pas le temps de m'en préoccuper. Je prends Rosalie par la main. Chaque pas dans la montée vers le boulevard Sainte-Anne est un combat, mes jambes me semblent peser des tonnes, mais ma volonté de la mettre en sécurité me donne la force de continuer.

Je lance un dernier regard par-dessus mon épaule sur le fleuve agité, un monstre noir et furieux auquel nous avons miraculeusement réussi à échapper. La pluie a cessé, mais le vent fouette nos visages, et l'air chargé d'humidité nous fait frissonner. Je scrute les lumières du village en traversant la route déserte. Après ce qui ressemble à une éternité, la lueur de l'enseigne au néon d'un motel apparaît enfin au loin.

J'ouvre la porte de la réception, poussant Rosalie devant moi. La chaleur à l'intérieur est un choc après le froid mordant de la nuit. Le réceptionniste, un homme à la longue barbe

blanche vêtu d'une chemise à carreaux, lève un sourcil en nous voyant, deux silhouettes trempées et épuisées. Je fouille dans mes affaires et j'en sors la pochette étanche dans laquelle j'ai rangé l'argent trouvé dans le coffre du *Naïma*.

Je sors deux billets de cent dollars, que je pose sur le comptoir.

— Une chambre et aucune question.

Il me tend une clé et me fait un signe, puis il revient avec une pile de couvertures chaudes et un hoodie d'enfant.

— Laissez-moi savoir si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre.

Je prends le hoodie entre mes mains, touchée par le geste.

— Merci pour ça.

— Ma petite-fille en a des tas d'autres. Faites attention à vous. Ma méfiance reprend le dessus. Je me referme aussitôt.

— Panne de moteur. On a été prises sous la pluie. L'auto est au garage. Elle va être prête demain.

Baissant les yeux sur nos combinaisons de néoprène, il hoche la tête.

— Tant mieux. Bonne nuit.

J'attrape nos affaires et nous sortons à la hâte.

Notre chambre est un petit espace avec des murs fraîchement repeints et un lit invitant malgré sa taille modeste. Rosalie s'affale dessus, ses yeux lourds de fatigue. Je retire sa combinaison trempée et l'enveloppe dans une des couvertures que nous a données notre hôte, frottant ses extrémités pour la réchauffer, puis j'enlève la mienne à mon tour et m'enveloppe dans l'autre couverture. Un moment passe, et nous enfilons les vêtements que j'ai apportés dans un sac étanche.

La pièce est silencieuse, hormis le bruit éloigné des vagues et le passage occasionnel d'une voiture sur la route voisine. Après avoir sorti le *Esmé* de sa housse et m'être assurée que l'eau n'avait pas traversé le cuir, je m'allonge à côté de ma petite sœur et je la serre contre moi pour la réchauffer.

Nos deux corps fatigués cherchent du réconfort dans cette proximité. Je ferme les yeux, exténuée mais incapable de dormir. Mon esprit est en alerte, à l'affût du moindre bruit suspect.

Malgré l'épuisement, je sais que notre périple est loin d'être terminé. Mais pour l'instant, nous sommes en relative sécurité. Rosalie respire calmement, déjà emportée par le sommeil. Je reste éveillée, une sentinelle silencieuse dans la nuit.

CHÂTEAU-RICHER, BAIE-SAINT-PAUL, COSTA RICA
30 OCTOBRE 1997

Chapitre 3

Le matin s'est levé, apportant sa tranquillité précaire. Assise à une petite table dans notre chambre de motel, Rosalie est concentrée sur son dessin. Ses crayons de couleur glissent sur le papier, créant de la beauté dans la noirceur de notre réalité. Un sourire s'esquisse sur mes lèvres alors que je la contemple, et un sentiment de tendresse m'envahit.

Des coups frappés à notre porte m'ont inquiétée peu après notre réveil. Par la fenêtre, j'ai aperçu l'homme à la barbe blanche de la réception s'éloigner de notre unité. Quand j'ai ouvert la porte, j'ai trouvé un plateau avec un petit-déjeuner, des cahiers à colorier et des crayons de couleur.

Je sens la présence de Félix à côté de moi, qui observe Rosalie.

— Elle a du talent, tu trouves pas ?

Je ris légèrement.

— Tu veux dire du talent pour utiliser tous les crayons ?
Regarde son ciel.

— C'est une planète où les ciels sont multicolores.

— Et où les autres formes de conscience sont visibles aux yeux de tous ?

Il acquiesce en souriant, un éclat malicieux dans les yeux.

— Comme si on regardait dans un kaléidoscope.

Je ris de nouveau, mais l'instant ne dure pas.

— Il faut que j'entre en contact avec mes parents et je sais pas comment.

— C'est pas eux qui allaient te contacter s'ils vous retrouvaient pas ?

— Oui, je dois descendre au Waldorf Astoria, à Zurich, si on s'est pas revus d'ici deux semaines. En fait, je sais quoi faire. Je vais laisser un message à Leïka pour eux, au cas où ils passeraient la voir.

— Bonne idée, mon cœur.

Je remarque l'expression soucieuse de Félix.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai un mauvais pressentiment, comme si c'était le calme avant la tempête.

Plus habituée que ce soit lui qui me remonte le moral que l'inverse, je lui adresse un sourire engageant.

— Mais on va y faire face ensemble, à ta tempête.

Il acquiesce, mais observant son trouble, j'essaie d'alléger l'atmosphère.

— Dis-moi, t'as des nouvelles de ton cousin Rony ? En passant, tu sais qu'il est mon ancien joueur de basket préféré à cause de toi ?

— Rony ? Bien sûr, on s'envoie des cartes postales de temps en temps.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qu'il dit ?

— Oh, des trucs d'ancienne vedette de la NBA. Il pense lancer une nouvelle ligne de parfum.

— C'est vrai ?

— Je te jure. Tu sais comment il va appeler ça ?

— Non.

Il prend un ton pincé.

— *Jus de baskets.*

Félix pouffe et m'entraîne, l'éclat de son rire toujours aussi contagieux.

>>>

Sur le rang Saint-Pierre à Rochette, une ancienne ferme se dressait, isolée et imposante, près de l'aéroport de Charlevoix. Autrefois entourée de champs cultivables, la maison, avec ses murs de pierre gris et ses volets défraîchis, évoquait un passé grandiose, à présent révolu.

Bertrand et Carla étaient détenus à l'intérieur du bâtiment, dans l'atmosphère lugubre d'une pièce meublée d'un canapé

défraîchi, sur lequel ils étaient confinés, et d'une table basse en bois usé. Une ampoule unique suspendue au plafond diffusait une lumière crue sur eux.

Sans entraves, ils se trouvaient sous la surveillance des *sicarios*, ces fidèles et redoutables tueurs à la solde du chef de la secte, qui patrouillaient avec une vigilance implacable autour de la ferme.

Deux d'entre eux, silhouettes massives et stoïques, se tenaient près de la porte, scrutant les moindres mouvements de leurs prisonniers. Ils portaient des vêtements noirs, et même si leurs armes n'étaient pas visibles en tout temps, la menace de leur présence n'en était pas moins réelle.

Soudain, la porte grinça sur ses gonds et attira l'attention de Bertrand et Carla. Un homme vêtu d'une tunique pourpre entra dans la pièce et sa présence absorba toute l'attention. Il se déplaçait avec une assurance tranquille, chacun de ses pas mesuré. Son capuchon tiré sur son visage à peine visible laissait paraître des yeux pénétrants.

L'homme s'approcha lentement, les mains dissimulées dans ses manches. Un silence pesant emplissait la pièce à mesure qu'il avançait. Bertrand et Carla échangèrent un regard, conscients de l'importance de l'instant.

L'homme considéra froidement les deux captifs, mais Bertrand le devança.

— T'as pas changé, Javier.

Ce dernier le foudroya du regard.

— Toi non plus. Tu as toujours l'air aussi insignifiant.

La vie de Javier Eduardo González était un lacis de traumatismes, de quête de pouvoir, d'espoirs déçus et de trahisons. Il était né dans un petit village mexicain, où il avait enduré des années de négligence et d'abus, son enfance ayant été marquée par la souffrance et l'abandon, les moments de lucidité de sa mère alternant avec des épisodes de violence inexplicable. Ces sévices ignobles avaient d'abord laissé de profondes cicatrices psychologiques ; puis elle l'avait abandonné à l'orphelinat, ce qui avait achevé de le marquer à vie.

Plutôt que de se ratatiner dans le fauteuil, Bertrand continua de faire le pitre.

— À ton service, beau-papa. En passant, c'est gentil, la réunion de famille, sauf que nous, on n'est pas dispos ce mois-ci, désolé.

À l'orphelinat, Javier avait fini par trouver une échappatoire dans les contes et légendes locaux. Son intérêt pour le surnaturel l'avait mené vers un sorcier qui l'avait initié au Palo Mayombe, une religion où le sacrifice animal était clé. Javier y avait trouvé une forme de contrôle qu'il n'avait jamais eue auparavant.

Devenu adulte, il avait transformé sa connaissance des rituels occultes en une entreprise lucrative. Il avait attiré l'attention de trafiquants de drogue et d'autres individus influents en jetant des sorts « favorisant la chance et la protection ». Ses rituels, spectaculaires, violents et sanglants, captivaient ceux qui cherchaient le pouvoir à tout prix.

Javier Eduardo s'avança vers son interlocuteur.

— Bertrand, je vais te le dire une seule fois. Tu ouvres encore la bouche et je te fais bâillonner.

Les yeux écarquillés, ce dernier se raidit. Il connaissait suffisamment son beau-père pour savoir qu'il ne plaisantait pas.

Avec le temps, la pratique de Javier avait pris un tournant encore plus macabre. Convaincu que les sacrifices humains offraient une protection supérieure, il avait basculé dans une série de meurtres rituels, s'attirant au passage une notoriété sinistre et des fidèles fanatiques, aussi déséquilibrés et dévoués que lui. Dans la foulée, il avait établi sa propre secte, LuzEspíritu, littéralement « lumière de l'esprit », un espace sécurisé où il pouvait désormais exercer son pouvoir et ses excès de folie sans limites.

Son épouse Juanita et sa fille Carla avaient momentanément été les piliers de sa vie, lui offrant pendant quelque temps l'illusion d'un équilibre dans cette existence chaotique, l'impression d'enfin flotter au-dessus des abysses de sa propre noirceur. Elles étaient la lumière dans ses ténèbres, entraînant même en lui l'espoir d'un changement durable.

Horriées par ses actes et sa lente descente dans la folie, elles n'avaient eu de cesse de chercher à échapper à son emprise toxique.

Javier Eduardo se tourna vers Carla et s'inclina légèrement.
— Ma fille. Ça fait une éternité. Quel plaisir.

Arborant une moue de dégoût, elle secoua lentement la tête, froide et cynique.

— Oh, arrête avec ta *bullshit*. Tu t'imagines quand même pas que je vais te donner la satisfaction de t'appeler « papa ». Hein, Ja-vier ?

Elle avait séparé les deux syllabes en insistant, déterminée à ne pas se laisser intimider.

>>>

Je pousse la porte de notre chambre de motel, mes lunettes de soleil d'épicerie encore sur le nez. Dans ma main, un sac de courses légèrement froissé contient quelques provisions et *Le Journal de Québec*, aussi important que la nourriture.

Je retire mes lunettes, mes yeux s'ajustant à la lumière tamisée de la pièce. Rosalie lève le regard de son dessin, un sourire curieux illuminant son visage.

— C'était pas long. T'as apporté à manger ?

Je hoche la tête et pose le sac sur la petite table, le papier crissant sous mes doigts. J'attrape le journal, consciente que les nouvelles qu'il contient risquent de définir nos prochaines étapes. Assise sur le lit, je parcours rapidement les gros titres, cherchant des indices, des informations sur notre situation et ceux qui sont à nos trousses.

Rosalie, intriguée, s'approche pour regarder, mais je détourne le journal en souriant.

— C'est pour moi, ma puce. Pourquoi tu finis pas ton dessin ? Je vais nous préparer quelque chose à manger dans deux secondes.

Tout à coup, mon cœur s'arrête alors que mes yeux glissent sur un article dans les premières pages. Au-dessus du texte, j'ai l'impression de voir les flammes danser sur le papier : une photo de notre maison désormais réduite en cendres, spectacle macabre et douloureux. L'article évoque l'enlèvement de mes parents.

Un frisson me parcourt l'échine alors que je lis les détails. Ils ont été emmenés de force, jetés dans une camionnette par

des hommes armés. L'article mentionne la recherche de corps dans les décombres, le mien et celui de Rosalie. Mon souffle se fait court et une boule se forme dans ma gorge. L'irréalité de la situation me frappe : nous sommes présumées mortes, notre existence effacée en quelques lignes imprimées.

Je laisse le journal retomber sur mes genoux et mon esprit tourbillonner à vide. La chambre de motel, l'instant d'avant encore un refuge, me semble maintenant oppressante.

Rosalie, inconsciente de la gravité de notre situation, continue de colorier tranquillement.

— J'ai faim, Alice.

Je me relève, m'approche d'elle et l'embrasse dans les cheveux.

— Oui, je vais m'occuper de toi, ma puce.

Mes propres mots résonnent dans ma tête. Cette promesse, je suis déterminée à la tenir coûte que coûte, peu importe les obstacles. Je veux être forte, pour elle, pour mes parents.

Je respire profondément, tentant de calmer mes pensées.

Notre destination est incertaine, mais une chose m'apparaît soudain clairement au-delà du reste : nous ne pouvons pas rester ici indéfiniment. Il faut bouger, garder notre avance sur ceux qui nous traquent.

Je lève les yeux vers Rosalie, ma décision prise.

— T'as envie de manger au resto, ma puce ?